

Bibliothèque nationale de France

Président  
Bruno Racine

Directrice générale  
Jacqueline Sanson

Délégué à la diffusion culturelle  
Thierry Grillet



Bibliothèque royale de Belgique

Directeur général  
Patrick Lefèvre



© Bibliothèque nationale de France / Bibliothèque royale de Belgique, 2011  
ISBN BNF : 978-2-7177-2499-8  
ISBN KBR : 978-2-87093-169-1

# Miniatures flamandes

1404-1482

Sous la direction de  
Bernard Bousmanne et Thierry Delcourt

avec la collaboration de  
Ilona Hans-Collas, Pascal Schandel,  
Céline Van Hoorebeeck et Michiel Verweij

Bibliothèque nationale de France / Bibliothèque royale de Belgique

### 13 Coudrette, Roman de Mélusine

Pays-Bas méridional, Grammont (écriture), Tournai ou Gand (?) (enluminure), vers 1420-1430 - Parchemin, II + 132 + II f., environ 275 x 200 mm, 16 miniatures à mi-page - Provenance : commanditaire inconnu ; Philippe de Clèves - Paris, BNF, Mss, fr. 12575

Le *Roman de Mélusine* rapporte la légende médiévale de la fée Mélusine, fille du roi d'Écosse Élinas et fondatrice de la famille poitevine de Lusignan. À la demande du célèbre bibliophile Jean de Berry, qui était également comte de Poitou, Jean d'Arras acheva en 1392-1393 une *Noble histoire de Lusignan*, version en prose de ce récit légendaire. C'est probablement ce texte qui fut versifié dans les années 1400 par un certain Coudrette, inconnu par ailleurs, pour le compte du seigneur de Parthenay, un descendant des Lusignan. Ce texte connut un certain succès, dont témoigne le présent manuscrit, l'un des rares exemplaires illustrés, parmi une vingtaine de copies conservées.

Le manuscrit est ouvert sur la miniature représentant le chevalier d'Angleterre, l'épée brandie dans la main droite, en train de gravir le mont Canigou, où Palestine, sœur de Mélusine, veille, un petit chilen blanc assis sur ses genoux, sur le trésor de son père, Élinas (Ill. 97). Les flancs de la colline sont peuplés de lapins qui vont et viennent dans leur garenne. Un ours à l'affût dresse la tête, prêt à affronter l'intrus en armes. À droite, caché dans un creux du terrain, un cerf est couché sur le sol. Derrière lui, le dragon qui doit occire le preux a déjà sorti la tête de son antre. Il ne correspond pas à la description donnée par le texte (« une bête sans nez, avec un seul œil au milieu du front »), mais appartient à la race des monstres peuplant ordinairement les marges des manuscrits des Maîtres de Gillebert de Mets. Le paysage vallonné est ponctué d'arbres palmés et se détache sur un fond argenté, recouvert d'un léger lavis rouge dans sa partie supérieure. Il s'agit là aussi de traits caractéristiques des Maîtres de Mets, qu'on a parfois appelés pour cette

raison Maîtres aux ciels d'argent. Les prolongements marginaux, constitués de légers traits noirs et donnant naissance à de petites feuilles dorées, des fleurs ou des feuilles doubles en forme de pistache entrouverte, appartiennent également à leur répertoire ornemental.

Ce manuscrit occupe une place toute particulière dans l'œuvre des Maîtres de Gillebert de Mets. Trois enlumineurs ont participé à son illustration, mais leur travail est tellement enchevêtré qu'il faut supposer entre eux une collaboration étroite. Deux enlumineurs du groupe Mets ont réalisé onze des seize miniatures. Le peintre du frontispice et de cinq autres illustrations, dans la première moitié du manuscrit, est celui que nous appelons « Maître A » du *Décameron* de l'Arsenal (Paris, BNF, Ars., ms. 5070) ; l'autre, plus archaïsant, intervient surtout en fin de volume, notamment dans l'épisode du mont Canigou ou celui de Mélusine transformée en dragon (Ill. 98) ; il réalise cinq miniatures qui sont, jusqu'à présent, les seules que nous puissions lui attribuer. Ces deux enlumineurs, probablement gantols, collaborèrent avec un troisième artisan, localisable quant à lui à Tournai, le Maître de la Règle de l'hôpital Notre-Dame, à qui l'on doit les cinq autres miniatures. Ce travail partagé pose le problème de la localisation du groupe de Mets et de la place de Gand et de Tournai dans la diffusion de ce style. Un autre manuscrit témoigne du fait que les Maîtres de Gillebert de Mets possédaient une clientèle dans la partie francophone du diocèse de Tournai : c'est probablement pour un Tournaisien que l'un d'entre eux enlumine les *Heures Beck* (Londres, Sotheby's, 16 Juin 1997, lot 23), un livre d'heures en

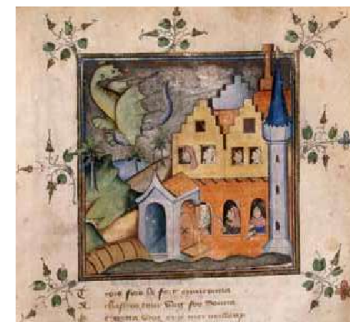
latin et en français recouvert d'une reliure signée par un artisan attesté à Tournai en 1445, Jacques Pouille. Les litanies mentionnent la fête de saint Eleuthère, patron de la ville.

Il est possible que la collaboration ponctuelle de ces trois enlumineurs à l'illustration du *Roman de Mélusine* soit imputable à une tierce personne à qui l'on aurait demandé de superviser le travail de copie, d'enluminure et de reliure du manuscrit — une sorte de « entrepreneur en livres » —, ce qu'à Bruges ou à Paris on appelait un libraire. Un nom vient bien entendu spontanément à l'esprit : celui de l'architecte de Mets lui-même, le scribe grammontols, qui se qualifiait précisément de « libraire » de Jean sans Peur et qui signa le colophon d'un *Sidrac* destiné au duc (La Haye, KB, ms. 133 A 2). L'analyse paléographique du *Roman de Mélusine* montre en effet qu'il s'agit vraisemblablement d'un autographe de Gillebert.

Le commanditaire et/ou le premier possesseur de ce manuscrit sont inconnus. Plus tard, le volume se retrouve dans la collection de Philippe de Clèves, seigneur de Ravenstein (1456-1528).

Orientation bibliographique : Vanwijnsberghe 2007 a, p. 236-240, 243, 244, 246, 284.

Dominique Vanwijnsberghe et Erik Verroken



ILL. 98  
Mélusine, transformée en dragon, surveille le château de Lusignan. Coudrette, *Roman de Mélusine*. Paris, BNF, Mss, fr. 12575, f. 66, voir cat. 13

### 14 Livre d'heures à l'usage de Rome

Pays-Bas méridional, Gand (?), entre 1409 et 1419 - Parchemin, II + 252 + I f., environ 140 x 103 mm, 28 miniatures à pleine page, 12 médaillons, 1 initiale historiée - Provenance : Jean sans Peur - Paris, BNF, Mss, NAL 3055

Ce livre d'heures à l'usage de Rome a, selon toute vraisemblance, été réalisé pour Jean sans Peur, duc de Bourgogne (1404-1419), dont l'écu et les emblèmes figurent sur le folio représentant saint André, patron de la Bourgogne (f. 172 v°). Le lion prêt à se jeter sur un loup dans la marge de la cour céleste (f. 195 v°) est une allusion à l'hostilité qui régnait entre Jean sans Peur (le lion) et son cousin Louis d'Orléans (le loup) lors de la fameuse querelle des Armagnacs et des Bourguignons, qui devait entraîner l'assassinat de Louis en novembre 1407, à l'instigation du duc de Bourgogne. Par ailleurs, la présence, rare, de saint Léonard (f. 164 v°), patron des prisonniers, dans les suffrages fait sans doute référence à la longue captivité de Jean, tombé entre les mains des Turcs après la défaite de Nicopolis, en septembre 1395. Un thème encore doit retenir notre attention : le Chevalier au cygne, Lohengrin, fils de Parsifal, dans le bas de page de la Pentecôte (f. 28 v°). Le sujet, très en vogue chez les ducs de Clèves, qui prétendaient descendre de cette lignée, a été diversement interprété : pour les uns, il aurait figuré dans un manuscrit que Jean sans Peur destinait à sa fille Marie de Bourgogne, épouse d'Adolphe IV de Clèves. Pour d'autres, il indiquerait plutôt un cadeau du gendre à son beau-père. En tout état de cause, le duc de Bourgogne occupe une place centrale dans la genèse de cet étonnant manuscrit. La présence du niveau de maçon comme emblème ducal offre une précieuse borne chronologique : on sait qu'il ne fut adopté par Jean qu'au début de l'année 1409.

Le livre est ouvert sur la superbe représentation de saint Christophe, l'un des vingt-six saints honorés dans les suffrages (Ill. 99). Selon la tradition, popularisée par la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, ce géant, converti à la foi chrétienne

par un ermite, s'était découvert une vocation de passeur et aidait les voyageurs à traverser une rivière crainte pour ses flots impétueux. Il répondit un jour à l'appel d'un enfant qui lui demandait d'effectuer la traversée sur ses épaules, mais le fleuve se mit à gonfler et l'enfant à peser de plus en plus lourd, au point que le géant, croulant sous le fardeau, parvint difficilement à l'autre rive. Arrivé à bon port, le singulier voyageur révéla son identité : c'était le Christ lui-même qui venait d'éprouver son serviteur. L'enlumineur a ponctué ce récit de détails anecdotiques qui n'apparaissent pas dans la *Légende dorée*. Ainsi, l'ermite, dans le coin supérieur droit, donne de la lumière au géant, à l'aide d'une lanterne, tandis qu'un homme, sur un bateau amarré à l'autre rive, observe la scène. Sorti de sa tanrière creusée dans le roc, un ours de couleur blanche assiste également au spectacle, tandis qu'un hibou perché dans un arbre lui fait face en ignorant totalement les efforts de saint Christophe.

Le miniaturiste, que nous proposons d'appeler « Maître du livre d'heures de Jean sans Peur » et qui n'est connu que pour l'enluminure de deux manuscrits — outre celui-ci, un livre d'heures à l'usage d'Arras conservé à New York (PML, ms. M. 439) —, dépend encore largement de modèles et de formules stylistiques en usage chez les enlumineurs pré-eyckliens actifs à Bruges au début du XV<sup>e</sup> siècle. Le saint Jean Baptiste des Heures de New York (f. 21 v°) (Ill. 6), par exemple, est une réplique presque exacte de celui d'un livre d'heures à l'usage de Rome (Rouen, BM, ms. 3024 (Leber 137), f. 102 v°), attribué au groupe dit de Glasgow-Rouen. Certains dallages (f. 160 v°), parfois à motifs de grecques (f. 204 v°), et l'habitude de les ombler au point de jonction avec les fonds ornés de motifs géométriques



ILL. 97  
Le chevalier d'Angleterre gravit le mont Canigou, où Palestine, sœur de Mélusine, garde le trésor d'Élinas, son père. Coudrette, *Roman de Mélusine*. Paris, BNF, Mss, fr. 12575, f. 123 v°, voir cat. 13

sont également fréquents dans la production brugeoise, qui met aussi en œuvre des encadrements en trompe-l'œil ponctuels de quadrilobes (f. 164 v°). L'une des caractéristiques les plus saillantes des miniatures du livre d'heures parisien est la façon organique dont elles outrepassent largement leur cadre : l'expansion rocheuse et l'ermitage du saint Christophe en sont un exemple éloquent. Une force vitale comparable anime la figure monumentale de Christophe, dans un drapé ample, encore très souple et conforme aux formules maniérées du gothique International. Mais son visage broussaillieux à la chevelure en bataille constituée d'amples mèches bouclées, ses genoux noueux, son bras droit enveloppé dans une manche tordue sur elle-même, tous ces éléments sont modelés avec une grande puissance, qui confère au personnage une étonnante présence physique. En bon peintre, le maître anonyme profite de toutes les surfaces pour animer sa composition. Les flots sont striés de ridules bleues évoquant la force du courant ; le ciel pointilliste, mouché d'un glacis rose, fait écho au vêtement du géant et confère à la scène une ambiance de fin des temps. De légères touches rouges, dans le bâton de Christophe et le chaperon du marin, enflammant discrètement l'harmonie subtile des roses et des bleus, couleurs qui dominent dans une décoration marginale au demeurant très sobre.

Le Maître du livre d'heures de Jean sans Peur représente, selon nous, la génération précédant directement celle des Maîtres de Guillembert de Mets, avec lesquels on l'a souvent confondu. Si ces derniers empruntent à leur aîné des compositions et des

éléments de décor et d'ornement, ils n'ont pas assimilé leur utilisation éminemment tactile et sensible du pinceau. Leurs personnages ont perdu en corps et en présence et apparaissent bien plats au regard de leur prédécesseur. En outre, les Maîtres de Mets puisent désormais amplement dans le répertoire des enlumineurs parisiens, en particulier dans celui du Maître de Boucicaut, dont ils copient parfois littéralement certaines compositions. Le lien avec la tradition proprement flamande ne semble plus subsister qu'indirectement, à travers les modèles du Maître de Jean sans Peur, comme en témoigne par exemple le saint Jean Baptiste de Cambridge (G&C Coll., ms. 261/127, p. 106).

Dans les Heures de New York, le Maître de Jean sans Peur collabore avec Jean Semont, un enlumineur toulonnais actif jusque vers 1414. Les deux maîtres utilisent un vocabulaire ornemental proche et un type de prolongements marginaux très souples, aux vignettes peuplées de dragons qui, s'ils ne sont pas du même père, appartiennent en tout cas à la même

famille. Une troisième main, celle d'un suiveur, réalise la synthèse des deux styles. Ce travail partagé pose la question du lieu d'activité du Maître du livre d'heures de Jean sans Peur. Ses liens avec le milieu brugeois, où il fit peut-être son apprentissage, sa relative indifférence à l'art français de son époque, certaines particularités du texte (les litanies, par exemple) font plutôt pencher la balance en faveur de Gand que de Tournai.

Il reste indéniable cependant que, même s'il était Gantois, cet enlumineur exceptionnel et ceux qui le suivirent, entretenaient des liens professionnels étroits avec leurs confrères toulonnais.

Oriente bibliographique : Leroquais 1939 ; Vanwijnsberghe 2007 a, p. 53-72.

Dominique Vanwijnsberghe et Erik Verroken

## 55 Saint Augustin, Cité de Dieu, traduction française et commentaire de Raoul de Presles, volume 2

Pays-Bas méridionaux, Grammont (écriture), Gand (?) (enluminure), vers 1420-1435 • Parchemin, 323 x 11 f., environ 480 x 350 mm, 1 miniature à mi-page, 11 miniatures de petit format • Provenance : Gul Gullbaut • Bruxelles, KBR, ms. 9006 (série mss 9005-9006)

Le manuscrit présenté ici est le second tome d'une *Cité de Dieu* réalisée pour Gul Gullbaut († 1447), un important fonctionnaire qui eut une brillante carrière au service des ducs de Bourgogne. Originaire de la région de Hesdin, il avait fait ses premières armes comme sommier de corps de Philippe le Hardi, avant de devenir receveur du bailliage de Hesdin, puis d'Artois sous Jean sans Peur et, à partir de 1423, conseiller de Philippe le Bon. Ce dernier lui accorda toute sa confiance et le promut à des fonctions toujours plus hautes : receveur de toutes les finances, membre du conseil ducal, premier maître de la chambre des Comptes de Lille et trésorier de l'ordre de la Toison d'or. Il devint seigneur de Ligny, de Quesnoy et de Bruay. Un contemporain, Jacques du Clercq, dit de lui qu'il « fait toutes celles de son lignage riches, tant par les offices et bénéfices qu'il leur faisait avoir du duc, comme les biens qu'il leur faisait ». Gullbaut, propriétaire d'hôtels à Hesdin et à Lille, fit aussi construire le château de Bruay-la-Buissière, au sud de Béthune.

Comme bien d'autres hauts fonctionnaires de la cour, Gullbaut se devait de posséder des livres de luxe, mais un seul d'entre eux nous est parvenu : une luxueuse *Cité de Dieu* en deux parties, qui porte ses armes (Bruxelles, KBR, ms. 9005, f. 3). Ce célèbre texte de saint Augustin connu un certain succès auprès des prélats et des souverains chrétiens et sa traduction en français, réalisée entre 1371 et 1375 à la demande de Charles V par son conseiller Raoul de Presles, lui assura une diffusion plus grande encore. Il s'agit avant tout d'un texte apologétique (une défense de la foi) composé dans la période troublée qui suivit la chute de Rome, en 410. C'est aussi un écrit de philosophie historique, qui précise le rôle moteur du christianisme dans la destinée du monde et accorde une grande place à l'histoire biblique et antique. L'importance de ce texte fondateur ne s'est jamais démentie. Il fut souvent invoqué, dans les siècles suivants, en raison notamment de sa portée politique, puisqu'il fut généralement compris comme une incitation à la fondation sur terre d'une cité chrétienne où le pouvoir spirituel l'emporterait sur le temporel.

Il s'agit précisément du thème représenté au frontispice du second tome, en ouverture du onzième livre (III. 100). On y voit le géant Nemrod, « grand veneur contre Dieu », inspiré par un démon au moment où il dirige la construction de Babylone, la « cité de confusion », identifiée par des inscriptions à la fois sur le mur d'enceinte et dans le bas de l'enluminure. Des diabolins qui volettent au-dessus de la ville arrachent toits, cheminées, tout ce qui se trouve au sommet des bâtiments,

notamment de la haute construction supportée par des arc-boutants dorés et qui n'est autre que la tour de Babel. Ces monstres exécutent la volonté de Yahvé, lequel entend punir l'orgueil des bâtisseurs en confondant leur langage (Genèse 11, 1-9) : faute de se comprendre, ils ne pourront mener à bien leur arrogant projet et seront condamnés à se disperser par toute la terre. Surplombant la cité terrestre dans une nuée, la Trinité – Père et Fils sous la forme d'une tête de Janus couronnée du feu de l'Esprit – est entourée d'anges tenant des banderoles qui portent l'inscription « cité de Dieu ». Cette iconographie complexe n'a pu être conçue que par quelqu'un qui possédait une connaissance intime du texte et de sa signification, car elle n'illustre pas un passage précis de la *Cité de Dieu*, mais synthétise en une image frappante des allusions éparpillées : le géant Nemrod, par exemple, n'apparaît qu'au seizième livre, à la fois dans le texte d'Augustin et dans le commentaire de Raoul de Presles, qui le désignent comme fondateur de Babylone. L'épisode de la construction de la ville et de la punition divine est traditionnellement figuré au début de cette importante section du texte, mais dans le cas présent, il a été placé en tête de volume et investit d'une signification plus universelle, cédant sa place à l'histoire de Noé, un thème particulièrement bien adapté au livre 16 puisque celui-ci accorde une grande place à la descendance du constructeur de l'arche. Ce cycle d'images novateur inaugure une tradition iconographique, qui sera suivie, dans les anciens Pays-Bas méridionaux, notamment par Jean Le Tavernier (Strasbourg, BNU, ms. 523) (III. 140).

Ce frontispice, ainsi que le reste de l'enluminure du second tome, est de la main d'un des principaux enlumineurs du groupe Mets, celui que nous appelons provisoirement le Maître B du *Décameron* (Paris, BNF, Ars., ms. 5070) et qui est aussi l'auteur des miniatures d'un livre d'heures conservé à Bruxelles (KBR, ms. 10772) et des livres d'heures Jumeaux du Vatican (BAV, ms. Ottob. lat. 2919) et de Bologne (BU, ms. 1138) (III. 89). Il s'agit, au sein du groupe, d'un aîné, encore très proche de la manière raffinée du Maître de Jean sans Peur. Ses compositions font un usage abondant de la feuille d'or et, surtout, d'argent, aujourd'hui en partie oxydée et recouverte de glacis colorés, souvent mouchés : dans les ciels, elle jette une lumière d'orange sur des paysages composés d'excroissances organiques, de mamelons et rochers pointus, stratifiés, qui s'étagent dans le lointain. Le sol est souvent composé de plaques en forme d'îlots, juxtaposés ou superposés selon une tectonique capricieuse. Les personnages sont vêtus d'amples manteaux formant des plis en tuyaux parallèles. Leurs visages modelés de rehauts blancs,



► III. 99

Saint Christophe.

Livre d'heures à l'usage de Rome  
Paris, BNF, Ms. NAL 3055, f. 178 v°, voir cat. 14